

NOUVELLES QUESTIONS FÉMINISTES
VOL. 18, N° 1

PRÉSENTATION

Volume 18, number 1, 1997

FEBRUARY

LESBIANISME, ANDROGYNIE, TRANSGRESSION DU GENRE

LESBIANISM, ANDROGYNY
AND GENDER TRANSGRESSION

	Presentation	1
<i>Fefa Vila Núñez</i> <i>Ricardo Llamas</i>	Stories of Silence and Repression	7
<i>Jennifer Waelti-Walters</i>	Lesbians and the French Novel 1796–1996 ..	45
<i>Martine Caraglio</i>	The So-called “Masculine” Lesbians: Masculinity as a Landscape	57
	Document	77

“Histoires de silence et de répression”, par Fefa Vila Núñez et Ricardo Llamas: ce pourrait être l’histoire des lesbiennes et des gais en France; mais ça se passe en Espagne. Donc, avec un peu de retard sur les mouvements français, puisqu’en Espagne les mouvements ont dû attendre la mort de Franco, et le rétablissement d’un régime démocratique, pour apparaître. Cette histoire à deux voix est en bien des points parallèle à celle des mouvements français, parallèle et différente. Ces similitudes et ces différences seront soulignées, on l’espère, dans un prochain numéro, où seront présentées des histoires et des discussions multivoques de l’évolution des regroupements de lesbiennes en France.

Au chapitre des ressemblances, on ne peut manquer d’être frappée par le fameux “Je t’aime, moi non plus” des lesbiennes espagnoles tant vis-à-vis du mouvement gai, “des garçons”, que du mouvement féministe. Et ce n’est pas réservé à l’Espagne ou à la France. Les lesbiennes sont-elles condamnées à errer d’un mouvement à l’autre sans jamais se sentir totalement à l’aise nulle part ? La définition politique des lesbiennes, la façon dont elles se placent sur l’échiquier des mouvements, en fait des êtres combinés, mélanges de “femmes” et d’“homosexuels”. Comme si l’homosexuel-homme était la norme de l’homosexuel, tandis que les lesbiennes auraient quelque chose en plus, ou en moins. Dans le mouvement féministe aussi elles sont perçues comme ayant quelque chose en plus ou en moins. Ce n’est que depuis quelques années que le mot “lesbiennes” apparaît, comme un codicille, dans les tracts féministes rendus publics, sur le mode : “les lesbiennes aussi”. Mais leur oppression continue d’être perçue comme “spéciale”, “différente” de l’oppression des femmes “en général”, y

compris parfois par elles-mêmes. Personne ne nie qu'elles soient des femmes, et des féministes, comme les autres ; jusqu'au moment où elles introduisent le lesbianisme ou l'hétérosexualité dans les discussions. A ce moment, elles deviennent "les copines lesbiennes" : une cause, comme celle des sans-papiers, sympathique mais extérieure au féminisme. Dans aucun de ces deux mouvements leur oppression n'est centrale, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne le soient pas dans le mouvement féministe, et explique peut-être pourquoi il n'a pas été totalement délaissé au profit du mouvement lesbien apparu ces dernières années.

Et cette définition politique, qui les laisse intérieurement divisées, ou multipliées : où elles se vivent soit comme tiraillées entre des allégeances parfois difficilement conciliables, soit portant un double fardeau et donc un double devoir, est probablement liée à la façon dont les lesbiennes ont été traditionnellement définies comme mi-chair mi-poisson, encore que cela s'applique aussi aux "garçons". Est-ce que l'oppression des lesbiennes est "par nature" un objet mixte, un métissage de l'oppression des homosexuels-hommes et de l'oppression des femmes ? Cela fait apparaître chacune de ces deux autres oppressions comme, sinon "pure", au moins plus importante que l'oppression propre des lesbiennes.

Dans "Les lesbiennes et le roman français 1796-1996", Jennifer Waelti-Walters, qui introduit ici un projet de recherche, survole les différentes images de "la lesbienne". Là où elle apparaît en premier, chez les auteurs hommes, c'est (sauf chez Diderot), comme un "monstre", quoiqu'un monstre "séduisant et dangereux". Mais elle est surtout utilisée par ces auteurs pour donner des leçons aux hommes : la lesbienne montre le chemin qui peut réunir sur le plan érotique deux individus de sexes différents, et que le genre a séparés et donc rendus étrangers l'un à l'autre. Elle est l'homme idéal pour la femme chez Gautier. Ces représentations ne sont, on le voit, pas si archaïques que cela ; il suffit de regarder les affiches de "lesbiennes-shows" rue Saint-Denis pour s'en convaincre. Mais si en tant que représentation, illustration de ce que les femmes attendent des hommes, la lesbienne a son utilité, elle ne saurait vivre dans la réalité qu'elle ne peut que déranger : qu'elle soit monstre ou chimère, comme toutes les créatures sorties de X-Files, son destin est la mort.

Ce tragique cependant n'est nullement celui de l'existence réellement faite aux lesbiennes : c'est le tragique de la société hétérosexuelle que leur image perturbe, et qu'elle n'évoque que pour la conjurer. La réalité de l'existence lesbienne n'est abordée que beaucoup plus tard par les femmes, qui prennent ce tragique sur elles-mêmes : c'est l'image de l'homosexualité malheureuse, "forcément malheureuse", une image dans laquelle on n'arrive pas à distinguer ce qui tient aux conditions réelles d'existence que la société fait aux lesbiennes, et ce qui tient à une convention de la présentation de soi. Et dans cette convention ce qui tient à l'intériorisation de la culpabilité, et ce qui est une offrande propitiatoire au lecteur hétérosexuel. Jusqu'à l'apparition de Monique Wittig, cette tradition ne changera guère. Ainsi, si les romanciers tuent les lesbiennes pour les punir de leur dépravation, ou pour leur signifier leur *impossibilité*, les romancières, elles, suicident leurs personnages, finalement tout aussi impossibles, tant et si bien que "la seule bonne lesbienne est une lesbienne morte", au moins jusqu'aux "Guérillères".

Avant que de mourir cependant, les lesbiennes dans le roman créent une figure : celle de l'androgynie, mélange, "pastis", heureuse combinaison des meilleurs traits des deux sexes, et utopie (voir Ghaïss Jasser, "La hiérarchie des genres dans *Le pur et l'impur* de Colette", *Nouvelles Questions Féministes*, n°3, 1993). Utopie durable, qu'on retrouve dans les auto-descriptions contemporaines (dans les petites annonces de *Lesbia* par exemple). S'agirait-il de la transgression enfin accomplie des lignes de genre ?

C'est à ce désir que répond la création du concept d'androgynie que ce soit dans les petites annonces ou dans les travaux de psychologues féministes comme Bem — (voir M.C. Hurtig et M.F. Pichevin, "La psychologie et les femmes", *Nouvelles Questions Féministes*, n°4, 1982). On retrouve ce même voeu chez les post-modernistes américaines comme Butler qui pensent que le genre est une "performance", au sens théâtral du terme, et qu'on peut donc créer autant de genres qu'on veut ; que cela changera le système de genre, et que c'est d'ailleurs la seule façon de le changer (voir C. Delphy, "L'invention du French Feminism : une démarche essentielle", *Nouvelles Questions Féministes*, n° 1, 1996). Ceci rappelle les "plans" des

jeunes des deux sexes, qui un jour déambulent dans Paris bardés d'appareils-photo (c'est le "plan japonais"), et le lendemain, se font un autre "look": sont des personnages différents. Cette perspective informe le mouvement "queer", qui transforme en programme politique les cauchemars des sexologues du début du siècle et tente de faire exister, avec les homosexuels des deux sexes, un "troisième sexe".

Bien, on peut passer pour un touriste japonais. Mais peut-on passer pour... androgyne, quand pour en parler, on devrait inventer un pronom qui n'existe pas, ou alors parler d'*un* androgyne ou d'*une* androgyne, et perdre ainsi, avant même d'avoir eu le temps de dire : "androgyne", tout le bénéfice symbolique de cette tentative ? Ceci repose toute la question du genre, et de ce qu'on peut faire avec : les lignes de genre sont-elles atténuées, et éventuellement effacées, ou simplement déplacées, par les transgressions ?

La question du genre est au cœur de l'article de Martine Caraglio sur les lesbiennes dites "masculines". Ce sont probablement les mêmes qui se veulent et se décrivent "androgyne" (bien que l'article n'utilise pas ce mot). Mais elles sont perçues, par les autres lesbiennes autant que par les non-lesbiennes, comme "masculines".

"Je n'aime pas ce qui est féminin..." dit l'une des femmes interviewées par Martine Caraglio. Et pourquoi est-elle "masculine", cette lesbienne ? L'est-elle d'ailleurs ? Elle est en tous les cas perçue ainsi. Ainsi les lesbiennes se diviseraient en deux, les "masculines" et les "féminines", et les premières seraient celles qui refusent le "féminin". Mais là où les choses se compliquent, c'est que ces lesbiennes "masculines" ne se perçoivent pas forcément elles-mêmes comme masculines. Elles sont perçues et appelées ainsi par d'autres. Et ces autres sont probablement elles-mêmes perçues comme "masculines" par d'autres lesbiennes. Dans un jeu de miroirs où l'autre vous renvoie la caricature de soi et où on lui renvoie l'épithète détestée. Détestée ? Ni plus ni moins que "féminine".

Ainsi la question du genre est d'emblée au cœur de la question vestimentaire telle que la pose Caraglio ; la question vestimentaire est au cœur de la question de l'apparence, et l'apparence est au cœur de la question "lesbienne" ou "hétérosexuelle". Car cette pratique sexuelle intime à laquelle

on prétend se référer quand on emploie les mots chargés de "lesbienne" et d'"hétéro" n'est en réalité jamais directement appréhendée, mais inférée d'indices codés que chacune porte à la connaissance d'autrui de façon délibérée. On peut cacher ce qu'on "est", mais on ne le fait qu'en portant, ou en ne portant pas certains vêtements. Or, ne pas porter de vêtements du tout étant franchement difficile, on ne peut pas *ne pas* donner de signes : on peut donner certains signes au lieu d'autres, mais s'abstenir est impossible.

Encore au cœur de la question du genre, la recherche par les femmes enquêtées du "juste milieu" — ni trop "masculine", ni trop "féminine" — juste milieu que chacune estime avoir trouvé, mais qui ne convainc jamais la voisine, qui trouve toujours l'accoutrement de l'autre "trop". Ceci a deux implications :

- d'une part l'androgynie n'a pas d'incarnation, de représentation consensuelle, puisque personne ne place le juste milieu entre les genres au même endroit
- d'autre part le genre serait donc une échelle sur laquelle on peut, dans une certaine mesure, se déplacer, mais une échelle unidimensionnelle (comme toutes les échelles d'ailleurs) : on ne peut aller à côté, là où on dit qu'on voudrait être dans un "ailleurs" que le monde réel ne permet pas.

Celui-ci s'obstine à chercher partout les seuls indices qui l'intéressent : est-ce un homme ou une femme ? et à ne même pas remarquer les indices non-genrés.

On est conduite à se poser une troisième question : les pas de côté, quand ils ne vous font pas tomber de l'échelle, élargissent peut-être la définition de chacun des genres. Mais cela produit-il une véritable chevauchement du territoire de chaque genre : une véritable extension d'un terrain non-genré, commun, simplement humain ?

On peut constater que le personnage dont l'existence serait non seulement permise mais suscitée par un tel terrain : l'androgyne, n'a pas de traduction dans les faits, c'est-à-dire dans les perceptions sociales. La société ne voit que *du plus* ou *du moins*, mais toujours des deux seules

monnaies existantes: le masculin et le féminin. Les lesbiennes de Caraglio, pour s'éloigner du féminin, doivent se rapprocher du masculin parce que le genre n'a que deux désinences ; que le genre est la langue du pays ; parce que on ne peut pas sortir de la langue sans sortir du discours, et sortir du discours sans sortir de la réalité. Elles doivent accepter ce contresens sur leur "être" ; parce qu'il vaut mieux être mal lue que pas déchiffrée du tout : illisible, donc invisible. En revanche elles ont un avantage sur les personnages de roman : elles vivent.

Est-ce à cause des échecs de l'inscription de l'androgynie, que le mouvement "queer" veut l'ancrer aussi dans une sexualité très spécifique : les relations sexuelles entre pédés et lesbiennes ? Ce mouvement les conceptualise comme un pied de nez *et* à l'hétérosexualité *et* à l'homosexualité, et comme par conséquent la subversion ultime du genre, tandis que les lesbiennes féministes y voient une ré-introduction, vraiment "perverse" pour le coup, de l'hétérosexualité au sein de l'homosexualité, et une négation de l'autonomie des femmes dont le lesbianisme est pour elles le symbole.

Enfin, l'androgynie, qui combine les genres, peut-elle vraiment les mettre en cause ? (Voir Jasser, op.cit., et C. Delphy, "Penser le genre", in M.C. Hurtig et al, *Sexe et Genre*, CNRS, 1991.)

Voici les réflexions que, pour la Lesbian & Gay Pride, *Nouvelles Questions Féministes* a le plaisir d'offrir à tous les mouvements, féministe, "homo mixte", et lesbien.

Christine Delphy

Fefa Vila Núñez
Ricardo Llamas

Histoires de silence et de répression

Résumé

Fefa Vila Núñez, Ricardo Llamas : "Histoires de silence et de répression". Le développement du mouvement de lesbiennes et de gays en Espagne commence dans les années soixante-dix par une remise en cause des lois répressives du régime franquiste — qui visaient surtout les hommes. Après avoir brièvement lutté avec les homosexuels, les lesbiennes rejoignent le mouvement féministe. Les années quatre-vingt sont celles des débats théoriques et d'un certain émiettement du mouvement. A la fois rendues invisibles par le système, objets de violences spécifiques et de tentatives de récupération, une partie des lesbiennes s'orientent à partir des années quatre-vingt dix vers une nouvelle alliance avec les gays, autour de la lutte contre le SIDA. Ce retour à une certaine mixité — consciente des différences d'intérêts entre gays et lesbiennes — est liée à une revendication joyeuse du corps et de la visibilité dans une perspective "queer".

Abstract

Fefa Vila Núñez, Ricardo Llamas: "Stories of Silence and Repression". In the 1970s, the new gay and lesbian movements in Spain set out to dismantle the repressive laws against male homosexual put in place under Franco. Very quickly, lesbians left the gay movement and joined the feminist movement. The 1980s saw both the development of theoretical debate and fragmentation of the activist movement. Socially invisible, subjected both to violence and to co-optation, many lesbians became involved during the 1990s in a new alliance with gay men, focussed on AIDS activism. A new "Queer" perspective is emerging, sensitive to differences between lesbians and gays, and rooted in the affirmation of the body and of visibility.

LA LONGUE HISTOIRE DU SILENCE DES LESBIENNES

"Nous formons le chœur des personnes disparues."

– Barbara Kruger

"Les Femmes devraient commencer par résister au mouvement de réappropriation qui régule toute l'économie... Elles doivent affirmer la différence, leur différence... D'abord, elles doivent parler, commencer en parlant, cesser de dire qu'elles n'ont rien à dire, cesser d'apprendre à